



LE
SERMENT
DES
TRAQUEURS

LAETITIA LAJOINIE

PAR LA GAGNANTE
DU CONCOURS

SARAH J. MAAS

La Martinière
FICTION **j.**

Le Serment des traqueurs

Laetitia Lajoinie

Le Serment
des traqueurs

La Martinière **j.**
FICTION

Couverture : Clémence Courot

© 2022, Éditions de La Martinière Jeunesse,
une marque des éditions de La Martinière,
57 rue Gaston Tessier, 75 019 Paris.

ISBN : 979-10-401-1072-9

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

www.editionsdelamartiniere.fr

Chapitre 1

Aïna

ÊTRE EXÉCUTÉE À SEIZE ANS, même pour une traqueuse, c'était précocement. Aïna n'avait jamais eu de grandes ambitions de longévité, mais elle aurait au moins espéré atteindre la Griffé, reconnaissance ultime de sa profession, avant de rencontrer la mort.

Je ne connaîtrai jamais l'émotion d'être liée à des dizaines de personnes.

Menottée à un banc, ballottée à l'arrière de la carriole sécurisée qui la conduisait à l'échafaud, partagée entre la colère et le renoncement, Aïna énumérait en silence tout ce qu'elle ne vivrait pas.

Je ne prêterai jamais le serment des traqueurs. Je ne ferai jamais réellement partie du clan.

La jeune fille fixa ses poignets cerclés de métal rougeoyant et imagina de toutes ses forces ses entraves s'ouvrir. En pure perte, évidemment. On n'avait jamais rien fait bouger par la pensée et la ferrantine était l'alliage le plus solide du monde. Il se murmurait que les alchimistes l'avaient créé spécifiquement pour

l'usage des protecteurs, bien qu'on lui ait trouvé par ailleurs nombre d'applications, dans des domaines plus essentiels que l'immobilisation de prisonniers.

Je ne reverrai jamais Conrad.

Ce dernier point se révélait le plus désagréable à accepter. L'ultime souvenir qu'elle emporterait de celui qu'elle aimait était un douloureux sentiment d'abandon. Conrad s'était enfui quand elle avait eu besoin de lui et, à moins d'une intervention miraculeuse dans les prochaines heures, il ne tiendrait pas davantage sa promesse d'assurer sa sécurité.

Rien ne s'est déroulé comme prévu.

Quelques jours plus tôt, Conrad, le petit ami d'Aïna, avait entendu parler d'un griffon blessé errant dans un village proche de la capitale. Une aubaine pour les traqueurs, dont l'activité principale était de chasser les animaux pour les vendre à des alchimistes corrompus de la rive nord. D'autant que les griffons étaient aussi rares que puissants : leurs carcasses se revendraient à prix d'or ! Marita, la cheffe du clan, n'avait pas hésité à envoyer ses deux meilleurs éléments traquer l'animal : Aïna et Conrad.

Le griffon avait été difficile à débusquer, mais lorsqu'ils l'avaient enfin trouvé, la créature était morte, et surtout elle n'était pas seule : un alchimiste les avait précédés. La fille avait prétendu avoir empoisonné l'animal, ce qui était aussi étrange que dérangeant.

Étrange parce que les alchimistes ne quittaient presque jamais le confort de leurs boutiques, et certainement pas pour se salir les mains.

Dérangeant parce que les traqueurs avaient toujours eu le monopole de la vente des carcasses d'animaux.

Empoisonner un griffon était tout à fait illégal. Sans parler de le découper en morceaux, ce que cette alchimiste comptait entreprendre. Ils en étaient à négocier la queue de l'animal lorsque deux protecteurs les avaient attaqués. L'assaut avait été brutal et soudain. Dans l'action, Aïna avait perdu son lanceur avant de parvenir à s'emparer de celui de la protectrice à terre, touchée par une potion anesthésiante. Avec cette arme, Aïna avait tiré sur l'autre protecteur.

Et il était mort.

Je n'ai pas voulu tuer ce type ! Les traqueurs ne tuent pas les êtres humains, c'est la règle absolue du serment. Ce n'est quand même pas de ma faute si l'arme que j'ai attrapée dans la mêlée a craché une potion mortelle !

Aïna ruminait en silence. Par Arès, pourquoi s'était-elle fait surprendre ?

Après la mort brutale du protecteur, Aïna avait eu quelques secondes d'hésitation. Suffisamment pour qu'un tir de potion décoché par l'alchimiste ne l'assomme à son tour. La dernière chose qu'elle avait vue avant de perdre connaissance, c'était Conrad qui s'échappait avec l'alchimiste.

Pourquoi ? Pourquoi n'avait-il pas tenté de la secourir ? Pourquoi s'était-il enfui ? Et surtout, pourquoi, dans les courtes minutes durant lesquelles ils avaient échangé avant l'attaque, avait-elle eu l'intuition que Conrad connaissait cette alchimiste ? Pendant les deux jours qu'avait duré sa détention, elle avait espéré s'être trompée et que Conrad viendrait à son

secours. Elle avait rejoué cent fois sa capture, et fantasmé sa libération au moins autant. Mais l'homme qu'elle aimait l'avait abandonnée.

J'ai seize ans, et je vais être pendue.

Même si elle ne l'aurait jamais admis, Aïna avait peur. Elle renifla bruyamment. Son nez coulait et elle ne pouvait même pas l'essuyer. Elle se sentait terriblement seule, bien que ce soit physiquement inexact.

Un autre prisonnier partageait son sort sur le banc d'en face. Il était aussi large qu'elle était fine et devait avoir deux fois son âge. Il se tenait voûté, comme écrasé par le poids de ses crimes, qu'Aïna devinait nombreux. Sa position lui permettait aussi de ne pas toucher le plafond. Il avait les mains et le visage cousus de cicatrices et une grande balafre dans le cou. Un tueur confirmé, sans doute. Aïna dut le dévisager un peu trop longuement, puisqu'il leva les yeux vers elle et entama la conversation :

— Alors, petite ? Qu'est-ce que t'as fait pour te retrouver ici ?

— Meurtre, éluda Aïna, en se retenant d'ajouter le trop classique « que je n'ai pas commis » qui lui semblait dévalorisant face à un véritable criminel.

— Combien ?

— Euh... un homme. Un protecteur.

— Soixante, pour moi. C'est un bon chiffre, tu ne crois pas ? Bien rond.

Il mâchonnait exagérément un bonbon tout en lui parlant. Aïna estima que cette ressemblance fugace avec un poisson lui donnait un petit air comique qui atténuait légèrement l'horreur de ses propos.

Légalement. Elle décida de ne pas s'embarrasser de détails. Puisqu'elle allait mourir dans quelques heures, elle pouvait bien plaisanter avec un meurtrier.

— Si vous le dites. En termes d'esthétique, j'admets que *soixante*, c'est mieux que *un*. Un, c'est sec, définitif. Comme la corde qui nous attend.

Aïna devina une lueur d'amusement dans le regard du géant.

— Côté évasion, j'en suis à cinq, fanfaronna-t-il.

— Il en faudrait une sixième, pour que le compte soit harmonieux, non ?

— Certainement. Six et non sept, tu noteras. Je n'ai pas ce qu'il faut pour nous sortir tous les deux de là.

— Je ne vous demande rien, rétorqua la jeune fille.

En vérité, bien sûr, l'espoir avait bondi dans la poitrine d'Aïna à l'évocation d'une éventuelle porte de sortie. Le meurtrier changea de sujet.

— Quel âge tu as ?

— Seize ans.

— Seize ans, répéta-t-il, savourant la texture du chiffre sur sa langue.

Je vais partager ma mort avec un psychopathe.

— Et tu as déjà descendu un protecteur. Pas mal ! Tu commences bien ta carrière, gamine.

— Si vous commencez à m'appeler gamine, on va super mal s'entendre.

— Si tu me vouvoies encore une fois, je t'étrangle.

— Franchement, ça serait dommage, ça ruinerait *tes* compteurs.

Malgré la précarité de leur situation commune, les deux prisonniers se sourirent.

— Tu as raison, lui dit le géant. Soixante assassinats, c'est suffisant. En revanche, seize ans et un seul meurtre, ce n'est clairement pas satisfaisant. Je t'offre ma sixième évasion.

Avant qu'Aïna ne réalise la teneur de ses propos, le prisonnier lui cracha au visage. Un épais mollard s'écrasa à droite de son nez, juste au-dessus de sa bouche.

— Vous êtes un grand ma...

— Ta gueule !

L'ordre, aboyé et vulgaire, eut le mérite de la faire taire immédiatement. Aïna réalisa que, dans la panique, le vouvoiement l'avait emporté une fois de plus. Le géant ne releva pas et lui confia ses consignes d'une voix dure.

— Maintenant, écoute-moi très attentivement. Tu vas attraper la gomme que je t'ai offerte avec ta langue et la faire tomber pile sur l'intersection entre les deux bracelets. C'est une préparation alchimique qui traverse tout ce qui n'est pas vivant. Si tu la perds et qu'elle tombe sur le sol, elle le traversera, et tu finiras au bout d'une corde.

Aïna dévisagea le prisonnier que la folie semblait avoir quitté. Malgré l'écœurement, elle lécha avec prudence le haut de ses lèvres et attira la pâte encore chaude entre ses dents. Un frisson de dégoût lui parcourut l'échine, immédiatement suivi d'un autre, provoqué par l'adrénaline.

Je vais m'enfuir.

Aïna laissa cette certitude nouvelle se frayer une place dans son esprit. La pâte avait un goût immonde, mais elle se força à la mâcher consciencieusement pendant plusieurs secondes. Puis elle courba la tête pour placer ses lèvres juste au-dessus des menottes. La mixture, petite gomme verdâtre, descendit à destination dans un filet de bave. Au contact de la ferrantine, la pâte se mit aussitôt à crépiter incitant Aïna à éloigner son visage. Et l’alliage le plus solide du monde se mit à fondre. La gomme, devenue liquide, grignota le métal, puis le bois du banc, avant de percer un mince trou à travers le plancher de la carriole. Aïna n’eut qu’à tirer d’un coup sec pour se détacher du banc, puis elle écarta les bras. L’un des bracelets cassa net et tomba au sol, l’autre resta cerclé autour de son poignet.

— Wahou, dit-elle simplement.

— Maintenant, va à la porte. Les protecteurs utilisent les mêmes chariots depuis des lustres : fermés de l’extérieur par deux simples verrous. Pose ton poignet à gauche des vis qui en marquent les emplacements. La ferrantine est magnétique. Tu vas guider le loquet, en faisant doucement glisser ta main en arc de cercle, le long de la paroi. Comme si tu essuyais une vitre, voilà.

Aïna dut s’y reprendre plusieurs fois avant de comprendre la technique, mais elle finit par faire sauter le premier verrou. Avant de s’attaquer au second, elle se tourna vers le prisonnier.

— Et vous ? Comment je vous sors de là ?

— Cette évasion est la tienne, ne t’occupe pas de moi.

— Mais, vous allez finir au bout d’une corde.

— Il me semble que c'est l'idée, oui.

Aïna avisa la ferrantine qui cerclait les mains du géant. Les menottes paraissaient fines en comparaison de ses épais poignets. Mais sans la pâte, qui s'était échappée à travers le plancher, elle n'avait aucun moyen de lui venir en aide.

— Je... merci. C'est... Vous... Enfin, tu...

— Va-t'en, allez ! Et ne te fais pas prendre. Si tu foires ma sixième évasion, je te jure que je viendrai te hanter.

Malgré la hâte de s'enfuir et la folie de l'instant, un élan d'émotivité traversa la poitrine d'Aïna. Cet homme, qui avait ôté la vie de tant de ses semblables, était en train de sauver la sienne.

— Un dernier conseil ? demanda-t-elle.

— Retiens bien la porte quand elle va s'ouvrir et mets-toi en équilibre sur le treuil du chariot, pour la refermer avant de sauter. Si tu as de la chance, ils ne s'apercevront pas de ta disparition avant notre arrivée à Tyréa.

Les deux prisonniers se firent face, une dernière fois. Elle, silhouette fluette éthérée, dans la fine chemise blanche des condamnés à mort. Lui, engoncé dans une tunique similaire, les cicatrices sur ses bras visibles à travers le tissu tendu devenu transparent.

L'instant des adieux passé, Aïna rangea ses émotions dans un coin de sa tête et en jeta provisoirement la clé pour obtenir celle de sa liberté. Elle se concentra et fit coulisser le second verrou en un seul essai. Elle rattrapa la porte aussitôt, l'empêchant de claquer dans le vent.

Dehors, il faisait beau. Aïna laissa passer l'éblouissement avant de s'engager sur le marchepied. Trouver son équilibre sur la fine planche de bois n'était pas aisé. Aïna se décala tout à droite pour pouvoir rabattre la porte. Dans cette position, elle distinguait par à-coups le cavalier de tête. Si par malheur il jetait un œil derrière lui, il la verrait. Aïna ferma le battant et se rétablit. Suivant les conseils de l'homme dont elle réalisa à cet instant précis qu'elle ignorait le nom, Aïna remit les verrous en place pour dissimuler sa fuite.

Enfin, Aïna fit face à la route qui défilait à vive allure. Aucun véhicule ne les suivait, ce qui n'était pas étonnant vu la route escarpée sur laquelle ils se trouvaient. Il n'y avait pas beaucoup de montagnes entre Alnep, le village près duquel elle s'était fait arrêter, et Tyréa, la capitale où l'on devait l'exécuter. Elle devait donc se trouver dans les environs du pic d'Eol, à mi-chemin. Si elle voulait être certaine que sa fuite ne soit pas remarquée, elle n'avait pas le choix : elle devait sauter dans le fossé. Or dans le cas présent, le terme de ravin était plus approprié. Aïna inspira profondément. À n'importe quel instant, le cavalier pouvait décider de vérifier l'arrière de son chargement. Elle devait agir.

Maintenant.

Elle rassembla son courage et sauta dans le vide.

Chapitre 2

Aïna

PIEDS NUS, LA RÉCEPTION FUT DOULOUREUSE.

La cheville droite d'Aïna encaissa seule le poids de son corps et se déroba. La jeune fille se souvint au dernier moment qu'il fallait rouler sur le côté pour amortir un saut aussi haut. Un peu tardivement, elle exécuta un roulé-boulé dans la terre et se cogna contre les épaisses racines d'un arbre.

Bien joué, idiot.

Aïna examina sa cheville en reprenant ses esprits. Celle-ci était enflée, mais elle pouvait la toucher sans hurler.

Foulée. Ça aurait pu être pire.

Pour le reste, elle n'avait que quelques écorchures et sa tenue de condamnée à mort était en lambeaux.

Pas vraiment dommage.

Aïna passa les doigts entre les herbes grasses qui auraient dû amortir sa chute et les sentit se raidir. À tous les coups, la végétation avait volontairement durci à sa réception. Évidemment. Les mauvaises

herbes étaient légion dans la campagne et leur réputation irascible les précédait.

— Je ne vous remercie pas, leur lança-t-elle, par principe.

La magie qui animait la flore du continent tout entier était la source des potions végétales fabriquées par les alchimistes officiels. Une magie plus puissante encore émanait des animaux, en particulier de créatures exceptionnelles tels les aigles ou les griffons. Mais les chasser était interdit, au même titre que pratiquer la magie organique. Une règle aussi stupide qu'hypocrite, croyait Aïna. Aux yeux des traqueurs qui les chassaient, les animaux constituaient une source de magie nécessaire utilisée par les alchimistes les plus courageux pour fabriquer leurs potions organiques illégales.

Aïna se redressa en évitant de prendre appui sur sa cheville blessée et observa le lieu où elle était tombée. Elle se trouvait dans une pente caillouteuse, clairsemée d'arbres. La route qu'elle venait de quitter sinuait plus haut. Si elle ne voulait pas se faire aussitôt reprendre, elle devait agir rapidement. Son évasion allait contrarier les protecteurs qui s'emploieraient certainement à la chercher pendant quelques jours. Mais elle les connaissait : si elle leur échappait suffisamment longtemps, ils laisseraient tomber. Elle allait donc devoir être prudente. Le clan disposait de nombreux contacts en dehors de Tyréa mais Aïna n'y avait pas encore accès : elle devait se débrouiller seule. Avec la Griffé, qui liait les membres du clan par télépathie, tout aurait été tellement plus simple !

Aïna décida d'agir par priorité : d'abord, trouver des vêtements. Elle n'irait nulle part, pieds nus, et vêtue de sa robe boueuse.

La jeune fille descendit prudemment la sente herbeuse. Un village devait se trouver non loin car elle ne rencontra aucun animal, mais elle ramassa une botte abandonnée dans un fossé. La jeune fille progressait dans le pierrier, un peu au hasard, évitant autant que possible de contrarier les arbres en s'appuyant sur eux. Elle croisa finalement un chemin. Puis, au détour d'un virage, les premiers toits d'ardoise apparurent.

Le printemps était assez avancé, une aubaine pour Aïna, qui repéra rapidement les fils à linge tendus dans les jardins. Le hameau était calme : la majorité des habitants devait être au travail dans les vallées alentour. Quelques enfants jouaient dans les rues, sous la vague surveillance d'un vieillard qui polissait sa canne à l'ombre d'un porche. Aïna se faufila dans un jardin avant qu'il ne l'aperçoive. Elle traversa les premières clôtures mais ne trouva que des tuniques d'enfants. Elle avisa une tenue convenable qui séchait à une fenêtre, mais dut l'y reposer, car sa propriétaire devait avoir trois fois sa corpulence. Elle enjambait une énième haie fleurie, lorsqu'un grognement s'éleva derrière elle.

Merde.

Aïna fit volte-face et affronta du regard l'énorme groenlandais qui défendait le territoire de ses maîtres. La haie prit le parti du chien et se gondola vivement. Aïna se trouva assaillie de petits coups de branches dans le dos, qui l'obligèrent à se détacher des feuillages. En

la voyant avancer vers lui, le chien montra les crocs et la gratifia d'un aboiement menaçant. Le molosse fit claquer ses mâchoires. Tout autre qu'Aïna aurait reculé à nouveau, choisissant les plantes plutôt que les crocs. Mais Aïna possédait un talent unique, qui lui avait valu d'être sauvée et recueillie par le clan. Celui d'apaiser les animaux, simplement en les touchant.

La jeune fille se baissa à la hauteur du groenlandais et, d'un geste rapide et assuré, posa sa main sur sa tête. L'effet fut instantané : le grondement mourut dans la gorge du chien et l'animal se coucha à ses pieds en gémissant.

C'était Marita, la cheffe du clan, qui avait aidé Aïna à apprivoiser son don, jusqu'à en faire le prolongement de sa volonté. Le chien, d'ailleurs, s'était couché sur le ventre et semblait prêt à s'endormir. Aïna en profita pour détacher un pantalon d'équitation et une chemise blanche et bouffante du fil à linge. Les deux étaient de facture correcte et de fabrication récente. Le dogue toujours à ses pieds, elle enfila sa nouvelle tenue.

Parfait.

Elle regagna la clôture où elle abandonna son nouvel ami, après l'avoir gratifié d'une dernière caresse.

— Merci le chien, lui lança-t-elle.

Aïna rejoignit ensuite la route de l'autre côté du village. Elle prit soin de s'agenouiller dans la terre fraîche du bas-côté, noircissant ses genoux, avant d'enfiler la botte, trouvée un peu plus tôt, à son pied valide. Elle se mit à clopiner le long de la route, vêtue de son nouvel accoutrement. Il ne lui restait plus qu'à

s'éloigner suffisamment du village pour attendre le passage d'une calèche.

La traqueuse marchait depuis une petite heure, lorsque les cailloux de la route se mirent à sauter comme dans une poêle à frire. La jeune fille s'immobilisa pour scruter l'horizon. Le véhicule qui fit irruption était tout à fait surprenant. Deux zèbres allaient en premier, aussitôt suivis de la plus grande carriole qu'Aïna ait jamais vue. Haute d'au moins trois mètres et longue du double, majoritairement en bois, elle était couverte de poignées et de cordes colorées, comme autant de possibles trappes à tirer ou à pousser. On lui devinait des ailes repliées sur elles-mêmes, tandis que la bordure basse de la coque évoquait un canoë. Sur le toit, cheminées droites et tordues côtoyaient éoliennes et outillages. Le tout ressemblait à un étrange animal.

À mesure que la bête s'approchait, Aïna remarqua que l'engin était à la fois peint et sculpté de formidables dessins enchanteurs. Elle reconnut de nombreuses créatures du monde connu : licornes, aigles et jackalopes rugissaient et bondissaient aux yeux du spectateur. Car, à n'en pas douter, cette étrange embarcation était, à elle seule, un spectacle.

Aïna ne distingua qu'au dernier moment les deux hommes qui conduisaient l'attelage, depuis une étrange cabine à l'avant du véhicule. Elle agita frénétiquement les bras dans l'espoir de les voir s'arrêter. Peine perdue. La carriole la dépassa à vive allure... avant de ralentir dans un étonnant crissement de freins et de poussière.

Depuis quand est-ce que les zèbres font ce bruit-là ?

Sans se laisser impressionner par l'étrangeté de la machine, Aïna boita jusqu'à l'avant du véhicule, aussi rapidement que sa cheville blessée le lui permettait. Elle remonta jusque devant les zèbres.

— ...oiselle, ou erions avi ou ter istoire, l'informa un des conducteurs depuis son perchoir.

Aïna l'entendait très mal mais le distinguait parfaitement. C'était un magnifique trentenaire, aux longs cheveux blonds, aux pommettes hautes et aux grands yeux bleus. Si les elfes avaient un jour existé, celui-ci était assurément un de leurs descendants.

— Mademoiselle, nous serions ravis de vous raconter une histoire, mais nous préférerions attendre le village, répéta-t-il plus fort, d'une délicieuse voix grave.

— Euh... merci, mais je ne demande aucune histoire.

— Pour les portraits, nous nous arrêterons au village suivant, ajouta l'autre.

Le second conducteur était aussi brun que son compagnon était blond et aussi trapu que le premier était élancé. Il avait le menton long et carré, un nez allongé et légèrement de travers et de petits yeux méfiants.

— S'il vous plaît, je ne veux pas de portrait, assura-t-elle à l'elfe, qui lui semblait le plus à même de gober son histoire.

Ce dernier la détailla et sembla enfin remarquer son accoutrement.

— Que t'est-il arrivé ?

— Elliott ! le réprimanda le brun.

Ravie, Aïna prit une mine défaite et s'approcha des zèbres.

— Vous allez vous moquer de moi, lança-t-elle.

Ses lèvres tremblaient, ses yeux étaient humides et elle se tenait en équilibre sur son pied valide, son poignet encore cerclé de ferrantine dissimulé derrière son dos. Elle aurait fait fureur dans une troupe de théâtre.

— Je te promets que non, jura Eliott.

Aïna prit une grande inspiration, puisque avouer un secret nécessitait toujours davantage de souffle, et expliqua, la voix chevrotante :

— Mon cheval m'a envoyée dans le ravin. Il s'est enfui avec ma botte coincée dans l'étrier, et toutes mes affaires. Je crois que je me suis cassé la cheville en tombant.

Les deux hommes échangèrent un regard. Le brun soupira quand le blond actionna un levier devant lui. Dans un crissement de métal, une trappe s'ouvrit dans la portière de la cabine des conducteurs, et un escalier descendit de l'animal artificiel.

— Monte, l'encouragea l'elfe.

Ménageant théâtralement son pied blessé, Aïna se hissa dans la carriole.

Chapitre 3

Ynaé

YNAÉ AVAIT REFUSÉ d'assister à l'exécution de la jeune traqueuse qu'elle avait contribué à arrêter. Son rapport de mission rendu à Alnep, elle avait aussitôt galopé vers le sud, pour s'abriter chez ses parents. Elle souhaitait être seule pour réfléchir. Et pleurer.

Le refuge tenu par sa famille se lovait dans l'écrin des montagnes, à mi-chemin entre Tyréa et le légendaire pic des Aigles où les meilleurs protecteurs allaient quérir le rapace qui les accompagnerait tout au long de leur vie. Quand les chutes de neige ne le rendaient pas inaccessible, le gîte constituait pour eux une étape incontournable. Ces hommes et femmes, vêtus de grandes capes bleues, avaient été durant toute l'enfance d'Ynaé une source insatiable de rêverie. Presque naturellement, la jeune femme s'était engagée parmi eux dès qu'elle avait eu l'âge requis.

La marche sur les chemins escarpés de sa région natale ne lui ayant pas offert l'apaisement espéré, elle

comptait sur le repos accordé par son commandant pour lui rendre l'esprit clair.

Alvar Herneur lui avait octroyé quinze jours.

En comptant les huit nécessaires aux voyages aller et retour, cela lui en laissait sept pour profiter de sa famille et faire le point. Sept jours pour accepter la mort de son coéquipier, pour réfléchir à ce qu'elle dirait à Nikolas. Une semaine pour se répéter son innocence.

Largement suffisant.

Ynaé essayait de se convaincre, mais en vérité, depuis son arrivée à l'auberge, elle passait ses journées à jouer aux dames avec son neveu en grignotant des moelleux au chocolat.

On est loin des discussions philosophiques que je m'étais promises.

En revenant chez ses parents, Ynaé avait espéré convoquer les souvenirs joyeux de son enfance, aptes à gommer l'horreur de sa dernière mission. Elle pensait pouvoir confier sa culpabilité à sa mère, comme quand elle était enfant, mais l'importance du crime à confesser avait grandi en même temps qu'elle. Sa mère, comme son père et ses quatre sœurs, la vénérait d'une adoration objectivement critiquable depuis son entrée chez les protecteurs. Elle était la fille qui avait quitté le village, celle qui avait réussi ailleurs que dans leur vallée étroite. Briser cette image lui était impossible.

Restaient les clients de l'auberge. Petite, ils incarnaient son échappatoire, la porte ouverte vers le monde et l'inconnu. Mais depuis son arrivée, Ynaé était incapable de partager ne serait-ce qu'un repas

avec eux, et pour cause : tous, ou presque, étaient des protecteurs.

Pour le dépaysement, c'est raté.

Ynaé engloutissait une part supplémentaire de gâteau au chocolat lorsqu'on frappa vivement à la porte de sa chambre. La jeune femme se redressa en soupirant du petit lit en bois sur lequel elle s'était affalée pour lire un roman.

Elle s'étrangla de surprise en reconnaissant l'homme derrière la porte.

— Alban ?

— En personne, chère Ynaé.

— C'est une blague ! Mais qu'est-ce que tu fais chez moi ?

— Chez toi ? J'avais plutôt l'impression d'être dans une auberge. Après, je peux me tromper. Ensuite, que crois-tu qu'un jeune protecteur de talent comme moi puisse faire dans cette région moisie ?

Ynaé dévisagea Alban. C'était un garçon au physique ordinaire, sur lequel personne n'aurait dû se retourner. Il n'était ni vraiment beau ni particulièrement laid. Pourtant, Alban était persuadé d'être extraordinaire. Et pour une raison énigmatique, il l'était devenu aux yeux des autres. À la caserne, les garçons le trouvaient *charismatique*, les filles le jugeaient *magnifique* et les professeurs le qualifiaient de *brillant*. Pour Ynaé, c'était incompréhensible. Elle avait passé ses années de formation à le fuir, et lui, à l'humilier à chacune de leurs rencontres. Leurs chemins s'étaient définitivement séparés lors de leur affectation, l'année précédente.

Ce tyran ne m'avait pas manqué. Qu'est-ce qu'il fiche devant ma porte ?

— Je te dérange en plines révisions, peut-être ? ironisa Alban comme elle restait muette.

Avec sa robe de chambre qui couvrait à peine sa culotte, les miettes de chocolat au coin de sa bouche et le lit défait derrière elle, Ynaé réalisa qu'elle renvoyait une image pitoyable.

— Tu..., avisa-t-elle finalement, tu vas dénicher ton aigle ?

Ynaé était tétanisée. Elle avait envie de tirer sur les bords de sa robe de chambre, mais savait qu'elle attirerait ainsi son regard vers ses cuisses.

— Quelle perspicacité ! Je suis impressionné, la railla le jeune protecteur en tirant une longue plume dorée de sa tunique.

— Félicitations, maugréa-t-elle en essayant de conserver le peu de fierté qu'il lui restait.

La vision de la plume lui ôta progressivement la peur du ridicule. Ynaé caressa la rémige du regard. Recevoir une plume d'or d'un supérieur était un symbole chez les protecteurs : l'autorisation d'entreprendre le voyage jusqu'au pic des Aigles pour en capturer un. Depuis des siècles, les meilleurs protecteurs apprivoisaient ces oiseaux qui, une fois liés à eux, faisaient de précieux partenaires dans leur combat pour la protection des animaux grâce à leur don pour sentir les créatures en difficulté.

Ce prétentieux d'Alban va avoir son aigle. Je n'y crois pas !

Avoir un aigle constituait l'assurance d'une affectation intéressante. Mieux encore : tous les protecteurs

célèbres, ceux qui avaient fait l'histoire, étaient des dresseurs d'aigle.

Ynaé détaillait toujours la plume avec envie lorsque Alban la lui tendit.

— Celle-ci est pour toi.

Ynaé pinça délicatement la tige entre ses doigts avant de comprendre la portée des mots prononcés par Alban.

— Quand tu dis *pour toi*...

— De la part du commandant Herneur. Tu te doutes bien que ce n'est pas mon idée, alors ne me demande pas pourquoi, ajouta-t-il sèchement.

— Mais... ça veut dire que...

— Tu viens avec moi dans les montagnes chercher ton aigle, oui ! Le commandant a beaucoup d'humour.

— Je, c'est... Un aigle, incroyable.

— Je suis bien d'accord avec toi. Je ne comprends pas qu'on te confie un animal alors que tu viens de laisser ton partenaire se faire tuer.

Ynaé se figea, profondément blessée. Elle s'imagina insulter Alban. Puis songea finalement à fondre en larmes.

Des réactions d'enfant, Ynaé !

Indigne d'une protectrice, et a fortiori d'une dresseuse. Le temps qu'elle réfléchisse à une répartie, Alban avait déjà repris :

— Moi, je ne me laisserai pas descendre et je te protégerai, même si je ne suis pas certain que tu le mérites.

La remarque piqua Ynaé qui reprit ses esprits.

— Qu'est-ce que tu sous-entends ?

— Tu es terriblement lente à la détente, ma pauvre ! Ton partenaire a été assassiné et figure-toi que la mienne vient de décrocher une promotion. On ne nous envoie pas seulement chercher notre aigle ensemble : je suis ton nouveau coéquipier !

Chapitre 4

Ynaé

ILS ÉTAIENT ARRIVÉS À UNE INTERSECTION. Cela faisait deux jours qu'Alban et Ynaé marchaient dans la montagne, lui devant et elle loin derrière, encouragée par les sifflements des marmottes. Les montagnes abritaient de nombreuses créatures, des griffons les plus dangereux aux jackalopes les plus adorables. Ynaé guettait chaque rocher, curieuse d'en apercevoir, mais Alban les faisait fuir avant qu'elle n'ait eu cette chance.

Son compagnon avalait les montées avec l'aisance d'un chamois. Elle avait bien tenté de suivre son rythme, la première heure, avant de renoncer, essoufflée et luisante de transpiration. Ynaé était petite et pour chaque pas d'Alban, il lui fallait en faire deux. Si elle forçait ainsi, elle ne tiendrait jamais jusqu'à la falaise. Ynaé avait donc renoncé à caler son rythme sur celui de son coéquipier et progressait au sien.

Mon coéquipier.

Elle avait encore du mal à s'y faire. Il y a quelques jours encore, ce qualificatif appartenait à Ensio.

Son ami, avec ses cheveux blonds coupés court, ses grands yeux bleu délavé et sa peau diaphane qu'elle faisait rougir si facilement, lui manquait terriblement. Une part d'elle-même était morte avec son coéquipier cette nuit-là. Ynaé s'était isolée dans sa famille pour faire son deuil, mais voilà qu'elle courait la montagne avec Alban. Ce n'était pas du tout ce qu'elle avait prévu. Avoir son aigle était cependant son rêve d'enfant et elle ne pouvait pas y renoncer. Alors elle s'efforçait de tenir Ensio loin de ses pensées pour tenir et avancer. Un pas après l'autre.

Même s'il l'attendait aux intersections, Alban n'avait rien d'amical et Ynaé doutait fort qu'ils puissent s'entendre un jour – quant à travailler ensemble... Par Méthéon, pourquoi le commandant Herneur l'avait-il associée à ce type ?

— Chère coéquipière, as-tu encore besoin d'une pause ou on repart ?

Un bâton de marche dans chaque main, son énorme sac sur le dos, Alban était accoudé contre un rocher et toisait Ynaé, une lueur de reproche dans les yeux. La veille, ils avaient dû faire halte plusieurs kilomètres avant le lieu de bivouac initialement prévu par le jeune homme. Il ne s'était pas retenu de le lui faire remarquer.

Je suis un boulet pour lui. Il me déteste.

— Pas besoin de... de pause, mentit Ynaé, à bout de souffle.

Elle n'avait aucune envie d'essayer de nouveaux reproches.

Elle n'aurait pas dû se soucier de l'avis de ce sale type. Pourtant... elle se mettait à sa place. Alban était le meilleur de leur promotion et il se retrouvait en binôme avec elle. La fille qui n'avait jamais brillé nulle part ; la fille dont le coéquipier venait de mourir.

Alban n'avait pas tout à fait tort de reprocher au commandant Herneur de confier des responsabilités à Ynaé. Dans ses rêveries d'adolescente, pendant ses années de formation, elle avait toujours imaginé qu'on lui accorderait un aigle en échange d'un immense succès. Elle s'était vue piéger une dizaine de traqueurs ou sauver des flammes toute une famille de fées. La réalité, comme souvent, n'était pas à la hauteur de ses espérances.

Je ne suis pas à la hauteur de la réalité.

Ensio était mort sous ses yeux sans qu'elle ne puisse rien faire et on lui offrait un aigle, le rêve de tout protecteur.

Tu réfléchis trop.

Ynaé avait l'impression d'entendre un de ses professeurs la réprimander. Au fond, elle devinait peu ou prou les motivations de son commandant : l'empêcher de ressasser et la forcer à passer à autre chose sans attendre. En lui confiant un aigle et un nouveau partenaire, il lui donnait de nouvelles responsabilités et une preuve renouvelée de sa confiance.

S'il savait la vérité, ce n'est pas une plume qu'il m'aurait donnée, mais des menottes en ferrantine.

Il était là, le fond du problème. En rendant son rapport sur la mort de son coéquipier, Ynaé avait

volontairement éludé un détail essentiel : c'était son arme à elle qui avait tué Ensio.

C'est mieux comme ça. Personne n'en saura rien. Tu n'es même pas certaine de ce qu'il s'est vraiment passé.

Tout était allé si vite. Ensio et elle avaient été envoyés à Alnep, un petit village paisible où un fermier avait signalé la présence d'un griffon blessé. Il avait fallu des heures aux protecteurs pour repérer l'animal. La nuit était tombée lorsqu'ils l'avaient enfin trouvé, mort au cœur d'une prairie. Et penchés sur lui, équipés de lames et de sacs, un traqueur et une traqueuse, ainsi qu'une alchimiste. Ynaé n'avait pas vu le visage de cette dernière dans l'obscurité, mais elle avait reconnu les couleurs de sa veste et entendu sa voix. La fille se disputait les restes du griffon avec les traqueurs. Il n'en avait pas fallu davantage pour que les protecteurs comprennent qu'elle faisait partie de ces alchimistes véreux de la rive nord qui n'hésitaient pas à pratiquer la magie organique interdite. Ensio avait voulu intervenir, malgré les supplices d'Ynaé qui ne se sentait pas de taille à affronter trois ennemis armés.

Ils avaient attaqué et Ynaé avait été touchée par une potion paralysante. La traqueuse en avait profité pour lui voler son arme et avait tiré sur Ensio.

Les protecteurs n'utilisaient pas de potions mortelles, c'était rigoureusement interdit.

Et pourtant, Ensio était mort.

Tout en avalant les mètres du sentier l'un après l'autre, Ynaé ressassait ses souvenirs, incapable de

décider si elle avait accompli une bonne ou une mauvaise action en laissant la traqueuse se faire accuser du meurtre de son coéquipier. La fille avait elle-même semblé surprise que la fumée de la potion tirée soit rouge, mortelle.

Peu importe l'implication réelle de cette traqueuse dans la mort d'Ensio, la liste des crimes de cette fille est forcément longue. Elle a tué ce griffon et elle a sans doute assassiné des dizaines d'animaux. Elle méritait la corde.

Comme Alban reprenait sa marche sans un regard en arrière, Ynaé avisa le chemin pierreux qui grimpait en zigzag à travers les vallons. Où que se posât son regard, il rencontrait de l'herbe et des rochers, et, dans le lointain, les sommets enneigés de la chaîne qu'ils parcouraient. Pour atteindre leur objectif, le pic des Aigles, il leur faudrait grimper jusqu'au col de l'Ours, puis traverser la mystérieuse Forêt blanche au-delà de laquelle, enfin, ils atteindraient la face rocheuse qui abritait les nids. Falaise qu'ils devraient encore descendre en rappel pour attraper leur aigle. Avant de refaire le chemin en sens inverse. Une épreuve de plusieurs jours, à la fois physique et mentale, à laquelle Ynaé avait à peine eu le temps de se préparer ! Tout juste débarqué au refuge, Alban avait exigé un départ immédiat. Ynaé ne fréquentait le jeune homme en tête à tête que depuis quelques jours, mais il se comportait comme il l'avait toujours fait à l'académie de la caserne : comme un gosse odieux. Clairement, la patience n'était pas sa plus grande qualité. Il n'était pas non plus sympathique, humble ou ouvert d'esprit. Elle avait beau chercher, Ynaé peinait à lui trouver

ne serait-ce qu'une qualité à laquelle se raccrocher. Elle, habituellement si prompte à voir le meilleur dans chaque être humain, avait du mal à discerner la moindre lueur chez la seule personne en qui il lui était vital d'avoir confiance. Cette dernière pensée la poussa à glisser furtivement sa main à sa ceinture pour sentir l'arme qui ne la quittait pas : un lanceur de potions qu'elle n'avait pas utilisé depuis...

N'y pense pas. Reste concentrée.

Se fustigeant elle-même, Ynaé se focalisa sur sa respiration. Avancer, laisser le passé à sa place et continuer. Voilà ce qu'elle devait faire.

Parvenue en haut du sentier, la jeune femme manqua renverser Alban qui venait de s'immobiliser au milieu.

— Là-haut, regarde, lui dit-il, en désignant deux points mouvants sur la paroi d'en face.

Ynaé crut d'abord qu'il pointait du doigt un animal, mais les deux silhouettes étaient sans aucun doute humaines. Bâtons à la main, épaules chargées d'épais sacs, le pas vif de ceux qui ont l'habitude de sillonner les sentiers.

— D'autres protecteurs ? suggéra-t-elle.

Son coéquipier secoua la tête et, en deux mots sinistres, fit jaillir toutes les craintes qu'Ynaé tentait d'enterrer depuis des kilomètres.

— Des traqueurs.

— Ils sont loin. Avec un peu de chance, ils ne nous ont pas vus.

— Peut-être, mais restons sur nos gardes et pressons le pas. Nous devons atteindre la forêt dès ce soir.

Ynaé n'avait aucune envie de repousser ses limites physiques déjà bien entamées, mais elle partageait les inquiétudes de son coéquipier. Tous les ans, au printemps, des traqueurs sillonnaient la montagne à la recherche de la falaise qui abritait les nids des aigles. Ils espéraient surprendre de futurs dresseurs pour les forcer à leur révéler l'accès aux rapaces. Ils pouvaient toujours rêver ! La localisation du pic des Aigles était le secret le mieux gardé de la caserne. Les sentiers à emprunter n'étaient confiés qu'à de rares initiés au dernier moment et l'accès au rocher lui-même, protégé par un sort enraciné par les alchimistes d'antan. Le rompre nécessitait non seulement un savoir, mais surtout une plume d'aigle, une potion alchimique et de bonnes intentions. Même si un traître vendait l'emplacement, aucun traqueur n'y accéderait jamais. Ynaé préférait malgré tout éviter de risquer sa vie pour l'expliquer à un tueur de rapaces.

Déjà, Alban se remettait en route. Ynaé lui emboîta le pas, guettant les deux traqueurs du coin de l'œil. La route était encore longue jusqu'à la forêt.

Le soleil avait disparu derrière les montagnes lorsqu'ils atteignirent la lisière des arbres, au terme d'une éprouvante descente depuis le col de l'Ours sur des chemins rocaillieux en partie enneigés. De la Forêt blanche, Ynaé ne connaissait que les légendes, mille fois entendues à la caserne. On racontait qu'elle tenait son nom du brouillard permanent qui l'enveloppait, si épais que quiconque y entrait ne pouvait en sortir. Qu'il grouillait entre ses racines des créatures dange-

reuses et oubliées. Que ceux qui s’y risquaient sans plume magique en ressortaient fous – ou n’en ressortaient pas. Aucune carte de la Forêt blanche n’existait et les cartographes de tout le royaume se chamaillaient depuis des années sur son étendue exacte dans le massif montagneux. Entre protecteurs, il se murmurait que l’accès au pic des Aigles se faisait forcément par cette forêt, et que c’était pour cette raison que les traqueurs ne l’avaient jamais trouvé. Ynaé avait découvert que ces racontars étaient fondés lorsque Alban lui avait dévoilé leur itinéraire. Elle espérait que les légendes concernant les créatures terrifiantes qui s’y terraient étaient moins fiables. Le brouillard, lui, était bien présent. Des volutes de brume épaisses s’étiraient entre les hêtres, les sapins et les épicéas. Dans la lumière du crépuscule, Ynaé distinguait à peine Alban.

Heureusement, il faisait suffisamment de vacarme en défaisant son paquetage pour aménager le bivouac. Elle lui laissa la charge du feu et s’occupa d’aller remplir leurs gourdes dans le torrent qui coulait en contrebas. Un silence inquiétant régnait sur les montagnes, porté par les stridulations des insectes et le bruit sourd de l’eau sur les pierres. Ynaé rejoignit son compagnon, assis à côté des flammes.

— Pas très rassurante cette forêt, hein ? fit-elle pour essayer de détendre l’atmosphère.

— À quoi est-ce que tu t’attendais ? Des fleurs et des papillons ?

Surprise par son agressivité, Ynaé préféra ne rien répondre. Avec une sœur plus âgée et trois cadettes,

elle avait appris à encaisser en silence des remarques désagréables.

— À l'aube, nous traverserons la Forêt blanche grâce à nos plumes. Si tout va bien, demain soir à la même heure, nous aurons nos aigles.

Comme la veille, ils avalèrent leur repas en silence et s'enroulèrent dans leur couverture en grommelant un *bonne nuit* de stricte politesse. Ynaé s'endormit la main posée sur la crosse de son lanceur de potions. Entre les branches des arbres, le premier croissant de lune dessinait une unique griffe de lumière sur la joue sombre du ciel.

— Debout, face de gnome !

L'insulte eut le mérite de réveiller Ynaé en sursaut du rêve dont le sens lui échappait déjà. Elle avait mal au dos et se sentait plus fatiguée encore que la veille. Le ciel était sombre et la brume ne s'était pas dissipée. En se redressant, la jeune femme constata que le camp était déjà levé. Le feu avait été éteint, leurs affaires rangées et Alban la jugeait, assis sur un tronc d'arbre, un bâton de réglisse entre les dents.

— Ça fait une demi-heure que je secoue toutes tes affaires sans réussir à te faire ouvrir l'œil. Visiblement, il faut te crier dessus pour te réveiller ! En plus, tu as vraiment une sale tête. On dirait un gnome qui fait une descente de sève.

Un gnome drogué, formidable.

Ynaé ignorait ce qui la vexait le plus : les insultes, qu'elle n'ait effectivement pas entendu le protecteur ou qu'il mette au jour son incompétence flagrante ? Abattue, elle s'extirpa de ses couvertures sous le regard

amusé de son coéquipier. Son humeur semblait excellente, ce qui ne fit que renforcer le profond agacement d'Ynaé. La protectrice rassembla son sac rapidement, se débarbouilla à la rivière où elle surprit quelques carpes, avant de retrouver Alban. Une plume avait remplacé le bâton de réglisse entre ses doigts.

— Tu es prête ? lui demanda-t-il.

C'était bien la première fois qu'il lui demandait son avis et elle en éprouva un déplaisant soupçon de reconnaissance. Devant lui, sur le tronc, ils déposèrent les deux fioles que le commandant avait remises à Alban en vue de leur traversée de la Forêt Blanche. Plus imposantes que celles destinées à leurs lanceurs, celles-ci étaient remplies d'un liquide bleuté.

— Est-ce que tu sais ce qu'il va se passer ? lui demanda-t-elle.

— Non, rien de plus que les consignes du commandant Herneur que je t'ai rapportées : à l'orée de la Forêt blanche, nous devons plonger une plume dans la potion et la laisser nous guider jusqu'aux aigles.

— Bon... Allons-y alors !

D'un commun accord, les deux coéquipiers débouchèrent la fiole d'Ynaé, celle d'Alban devant servir pour le chemin du retour. La protectrice plongea sa plume dans le liquide azuré. Au départ, il ne se passa rien. Puis soudain, le brun de la rémige se teinta de rouge. Ébahie, Ynaé sentit la plume vibrer sous ses doigts. Elle la lâcha aussi rapidement que si elle avait été brûlante. L'espace d'un instant, elle lui avait semblé *vivante*. La plume se tortillait effectivement dans la mixture, devenue écumante, qui réduisait à vue d'œil

comme si la plume avait bu le contenu de la fiole. Quand celle-ci fut vide, la plume se plia sèchement en deux. D'un mouvement aérien, elle s'extirpa de la fiole. Sauf qu'il ne s'agissait plus vraiment d'une plume, mais d'un étrange papillon qui se mit à flotter dans le brouillard.

— Incroyable, souffla Ynaé.

Pour une fois, Alban s'abstint d'une remarque désobligeante. La plume devenue insecte volant s'agitait devant son visage.

— Suivons-la, s'enthousiasma le jeune homme.

Sans hésitation, les deux protecteurs jetèrent leur sac sur leur dos et s'enfoncèrent dans la brume derrière leur étrange guide.

Chapitre 5

Aïna

AÏNA HÉSITAIT À FAUSSER COMPAGNIE à ses curieux sauveurs pour rejoindre plus rapidement le clan et exiger des explications à Conrad. Colporteurs d'un genre étrange, Eliott et Jehan lui avaient épargné d'embarrassantes questions et s'étaient montrés adorables, mais cet équilibre était précaire.

S'ils découvrent mon poignet cerclé de ferrantine, je n'échapperai pas à un interrogatoire.

Aïna envisageait de rester à leur côté puisqu'ils se rendaient également à Tyréa pour un rassemblement de leur caste hétéroclite, et qu'ils ne se montraient pas curieux. Mais elle devait impérativement se débarrasser de son fâcheux bracelet. Sans compter que cette menotte lui rappelait qu'elle avait tué un homme. Aïna espérait bien se débarrasser de sa culpabilité en même temps que de la ferrantine.

L'encombrant véhicule avait progressé plusieurs heures sur les routes de montagne avant de s'immobiliser dans un village. Leur arrivée, dans un nuage de